

Scène 1
LES MAINS QUI TUENT

Mon avocat regarde fixement ses notes ou ses chaussures, je ne sais pas. Je ne vois bien que sa nuque baissée et son dos crispé. Il ne se donne même plus la peine de se retourner vers moi pour m'encourager ou me manifester quelque sympathie. Il est jeune. Mon attitude le perturbe. Il ne me comprend pas. Je n'explique rien, je parais incapable d'aligner trois phrases cohérentes, de répondre clairement au président de cette cour d'assises. Mais que dire à cet homme en robe qui vous pose des questions aussi décalées ?

« Après le meurtre, vous avez rejoint à pied votre domicile ? Vous n'avez pas de voiture ? À quoi pensiez-vous ? »

Courir, fuir, ne pas écouter ce cœur qui s'emballe, ne pas se retourner. Voilà à quoi je pensais. Ou plutôt, j'essayais de ne pas penser. J'avais froid. J'avais peur. Et pourtant j'avais l'étrange satisfaction de la tâche accomplie. Comment formuler cette idée sans choquer ?

Oui, c'est à pied que j'avais regagné mon logement.

Bon, je me lève. Je m'entends répondre au magistrat des trucs en vrac sur ma vie, les humiliations que j'ai toujours subies. Je suis en mesure de m'exprimer correctement mais dans ce cadre si solennel, au milieu de ces deux flics qui bâillent, je ne peux pas. Je ne veux pas. Ce serait vain. Que puis-je espérer ? J'ai tué, j'ai tué. Je n'ai pas envie d'espérer.

Il est 18h30, le président suspend l'audience jusqu'à demain matin. On va me remettre dans le fourgon pour me conduire

en prison. Derrière la vitre, je vais apercevoir la ville et la vie. Des gens qui passent parlent, rient, ignorants des tragédies qui se nouent dans ce palais de justice. Vies déglinguées, aveux sanglants, larmes et sanglots, remords bafouillés, secrets honteux, rancunes et haines tenaces, envies de mort. Un théâtre sans tréteaux avec des comédiens vêtus d'oripeaux qui jouent leur peau devant des spectateurs horrifiés. Peut-être compatissants aussi. Comment le savoir ? Et comment pourraient-ils avoir pitié de quelqu'un qui a tué volontairement.

C'était il y a deux ans, à Rochefort. Un soir d'hiver, dans l'ombre, j'attendais. Il est arrivé. J'ai surgi face à lui. Je voulais qu'il me regarde. Qu'il sache. J'ai frappé. Frappé. Oui, monsieur le Président, après j'ai fui. Il y avait du sang partout.

Scène 2
UN CRIME
Février 2013

— Il faut appeler un veau, un veau, s'exclama Béatrice. Je les connais, moi, les journalistes. Ça s'est passé tard, ils n'ont pas eu le temps. Mais on ne me fera pas croire qu'un mec de trente ans claque comme ça, devant chez lui. On l'a tué c'est sûr. Encore une histoire à la sauce rochefortaise. On va découvrir que son frère sortait de prison, que son père était alcoolo.

Béatrice parlait au milieu du bar tout en servant un petit noir à Alain, un habitué de l'établissement et des propos parfois excessifs, toujours très imagés, de la patronne. Lui, l'ancien flic, des RG certes, mais flic tout de même, n'était pas du genre à tirer des conclusions hâtives. Et de toute façon, jamais il ne vociférait. Surtout pas le matin à huit heures.

— Je me souviens, dit-il, d'une affaire bizarre dans le cadre politique. Tout le monde pensait qu'un élu avait disparu. Et notre directrice avait voulu que l'on s'en mêle. C'était insensé... Elle était folle. Dangereuse.

— Arrête, l'interrompt brusquement Béatrice. On s'en fout des vieilles histoires. Tu te rends compte qu'un meurtre vient d'être commis ?! Peut-être qu'on connaît la

victime, après tout, ça s'est passé près de chez nous. Hein Vincent ?

Son mari, placide derrière le comptoir, essayait des verres en silence.

Il se contenta de hocher la tête en murmurant :

— Près de chez nous, oui. Mais on ne connaît pas tout le monde.

— Surtout toi ! Tiens voilà Julien, reprit Béatrice saluant ainsi l'entrée d'un homme d'une trentaine d'années, qui, depuis quelques semaines, remplaçait la serveuse en congé maternité.

— Julien ! Un meurtre a été commis en ville.

— Un meurtre ? s'étonna le grand brun en ôtant son caban bleu marine.

Serviable, discret, il n'avait pas pour habitude de tenir de grands discours.

— Tu n'écoutes pas la radio le matin ? s'impatienta Béatrice.

— Si ! Mais je ne savais pas que c'était un meurtre. J'ai juste entendu Frank Montana parler d'un cadavre. Je n'ai pas vraiment prêté attention.

— Oh toi aussi ! Tu gobes n'importe quoi. Un cadavre, d'accord, d'accord, mais c'est un crime. D'ailleurs, regardez qui arrive... Bonjour, commissaire. Vous avez du travail hein ?

Pierre Camdebourde sourit. L'énergie, la façon de la pétulante Béatrice et ses expressions curieuses comme « il faut appeler un veau, un veau », le réjouissaient. Il s'installa au comptoir et commanda un café à Vincent, en marmonnant :

— La journée s'annonce rude.
— Ah bon, rétorqua le patron. Il affichait volontairement un air inexpressif. Vous parlez de l'histoire de la rue Toufaire... C'est important pour vous ?
— Et de quoi veux-tu qu'il parle ? On se le demande. De la crise, des impôts ? Et tu demandes si c'est important ? Ah il ferait un bon flic lui ! lança en rigolant sa femme.
Commissaire, dites-nous, on l'a tué ce type non ?
— J'en ai bien peur, se borna à répondre l'intéressé.
— Ça veut dire que vous en êtes sûr.
— Oui.
— Qui est-ce ?
— Je ne peux encore donner ce genre d'info. Nous devons nous assurer de l'identité.
— Vous déjeunez ici commissaire ?
Camdebourde haussa les épaules en signe d'ignorance. Il était prêt à parier qu'elle lui trouverait une place, qu'il ait ou non réservé.
— Avant de partir, vous nous direz comment il est mort ?
— Avec un couteau planté dans le cœur.